

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeek, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée.

BUREAU DE LA PRESSE... Le Nord de la France... Trois mois... Six mois... Un an...

ROUBAIX, 18 JUILLET 1870

Nous avons reçu ce matin le dépêche télégraphique suivante : Paris, lundi 7 h. 35. Le Journal officiel dit que le gouvernement belge a puni l'officier du génie qui, par erreur, a fait sauter le pont du railway entre Blandain et Baisieux.

jour d'hui l'enthousiasme national est porté au comble. La guerre l'est la Prusse qui l'a voulue, et elle pourra lui coûter cher, car elle pourrait perdre le Schleswig et le Hanovre, et quand le drapeau français sera planté sur les bords du Rhin, notre frontière naturelle, il sera difficile aux Prussiens de venir l'arracher.

nai. Vous n'auriez qu'à dire au gouvernement florentin que ce drapeau et ce soldat c'est la France : vous n'auriez qu'à demander énergiquement que votre concigne fût respectée. Nous sommes dans une heure grave où tout bon citoyen doit la vérité au gouvernement de son pays.

dit ce journal, mettrait : M. Magne aux finances; M. de Maupas à l'intérieur; M. Pinard à la justice. Nous n'avons jamais hésité, lorsque les circonstances l'ont exigé, à blâmer le cabinet d'Ollivier; mais avons-nous besoin de dire qu'un changement de ministère au profit de MM. de Maupas et Pinard menacerait d'arrêter l'élan d'un patriotisme jaloux de travailler à la grandeur de la France, mais qui ne veut point servir les rancunes et les ambitions du parti de la réaction.

Les amonitions militaires partent en grand nombre. Les demandes parvenues à l'évêché dépassent de beaucoup le chiffre des postes vacants. Dans la matinée d'hier trente engagements pour les ambulances ont été contractés. Beaucoup de volontaires se présentent au bureau de recrutement, rue Saint-Denis.

(Voir les dernières nouvelles à la 3e page.)

Pour tous ceux qui étudient les faits contemporains en les comparant à ceux que l'histoire a enregistrés, il était évident que la guerre avec la Prusse devait éclater d'un moment à l'autre. Depuis plus de deux ans on devait s'y attendre de jour en jour, et la candidature d'Hohenzollern au trône d'Espagne, simple goutte d'eau qui a comblé la mesure, a été la dernière bravade que Bismarck jetait à la figure de la France et qui devait faire tout déborder.

Depuis quelques jours, on prêtait au gouvernement l'intention de rappeler nos troupes de Rome; aujourd'hui ce ne sont plus des bruits, mais des résolutions arrêtées, dit-on. Le « royaume d'Italie », fondé par notre sang et nos millions, daignera peut-être ne pas faire cause commune avec la Prusse, notre ennemie, et garder une neutralité « bienveillante à notre égard »; le gouvernement éprouverait le besoin de l'en récompenser en lui livrant le Pape. Le jamais de M. Rouher, imposé par un irrésistible mouvement de la Chambre, irait rejoindre tant d'axiomes du second empire qui ont cessé d'être des vérités.

Une dépêche de Blois nous apporte en ces termes la confirmation du bruit que nous avons mentionné et que nous avons l'espoir de se voir réaliser : Blois, 17 juillet. Le bruit court parmi les défenseurs des accusés et les journalistes qu'une amnistie sera proclamée demain à l'ouverture de l'audience. Elle s'appliquerait à tous les accusés, excepté Mégy. — L. de Riellen.

Le Times annonce qu'un grand enthousiasme règne à Berlin. Des milliers de volontaires demandent à être enrôlés. Voici la réponse du roi de Prusse à l'adresse de la chambre de commerce de Hambourg : C'est le cœur ému que je viens de recevoir le télégramme de la chambre de commerce de Hambourg. Personne mieux que moi, qui ai dû prononcer le mot décisif, ne sait à quels sacrifices toute la patrie allemande doit s'attendre.

On attend à Belfort (Haut-Rhin) 250 mille rations de biscuits et des farines venant de Lyon et de Paris pour porter l'approvisionnement à un million de rations. Avant-hier matin, le ministre de la guerre a envoyé aux généraux commandant les corps d'armée et généraux de divisions et subdivisions une circulaire dont voici le sens : L'Empereur compte sur votre dévouement et votre patriotisme pour l'exécution rapide des ordres que vous recevrez successivement. Veuillez transmettre de ma part, par le télégraphe, cette circulaire aux colonels commandant des corps placés sous vos ordres.

Depuis la bataille de Sadowa et malheureusement le traité de Prague, la Prusse travaille à la constitution de l'Empire d'Allemagne qu'elle voudrait rétablir à son profit, et après s'être emparée du Hanovre et d'une partie du Danemarck, elle s'est annexée par voie de transaction ou par menaces toute la confédération du nord, et elle a fait des efforts inouïs, mais purement inutiles, pour englober l'Alsace et la Lorraine, et créer ainsi une puissance formidable qui aurait touché nos frontières.

Que de fois nous avons traité cette question du rappel de nos troupes de Rome! C'est une affaire de bonne foi. La petite armée pontificale n'a pas été établie pour résister aux troupes régulières d'un gouvernement quel qu'il soit, mais pour défendre Rome et ce qui reste de l'Etat pontificale contre les factieux du pays; si on nous garantissait l'inviolabilité du territoire pontificale du côté d'un voisin que nous avons rendu puissant, les soldats du pape nous suffiraient; mais l'expérience et les faits sont là, et le gouvernement doit savoir à quoi s'en tenir sur la loyauté de la politique italienne. Désormais la confiance ne pourrait être que de la complicité. Nous admettons que vous puissiez avoir besoin d'une partie de nos troupes de Rome; donnez-leur le signal du départ, si vous ne comprenez pas que, dans la crise européenne qui vient de s'ouvrir, Rome serait entre vos mains un point stratégique d'une haute importance; mais laissez à Rome le principe de la protection française; laissez flotter aux portes de la ville éternelle le drapeau de la France avec un de nos soldats pour servir de faction-

On dit que le gouvernement français va envoyer aux Etats de l'Allemagne du Sud un manifeste ayant pour but d'établir que la lutte est circonscrite entre la Prusse et la France, et qu'elle entend respecter les droits et l'indépendance de la nation germanique.

Nouvelles militaires

FRANCE. On nous écrit de Paris : Les convois de troupes, de chevaux, de matériel de guerre de subsistances, se succèdent sans interruption, sur les chemins de fer de Lyon, de Strasbourg et du Nord. Les 69e et 81e de ligne ont terminé leurs préparatifs de départ ainsi que les régiments des grenadiers et des voltigeurs de la garde. Hier, à 4 heures de l'après-midi, la 51e déligne en tenue de campagne, fleurs aux bords des fusils, montait les boulevards de Sébastopol et de Strasbourg, se dirigeant vers le chemin de fer de l'Est; il était précédé, suivi et entouré d'une foule immense de jeunes gens qui chantaient en marchant. Les zouaves et les grenadiers de la garde vont également partir. Des groupes nombreux stationnent devant les casernes où des troupes font leurs préparatifs de départ. La gare de l'Est est assiégée par une foule énorme. Le chemin de fer de l'Est n'a plus que trois trains de voyageurs par jour. La 1re brigade de la 1re division, commandant général Douai, est partie hier.

Le journal l'Océan, de Brest, signale le départ pour Cherbourg de la frégate cuirassée l'Océan, sur laquelle le contre-amiral Jurien de la Gravière doit, à ce que l'on croit, arborer son pavillon. La corvette cuirassée, la Thétis vient d'être remplacée au port d'armement qu'elle occupait par la Reine-Blanche qui va être remise rapidement, à son tour, en état de prendre la mer. A Cherbourg, on a détaché à la boulangerie de la marine un assez grand nombre de soldats et de matelots pour aider à la fabrication du biscuit. Des corvées de soldats d'infanterie de marine concourent aux travaux nécessités par les armements multipliés qui s'exécutent. Un officier de marine, qui s'est fait une réputation des plus méritées dans le monde des sciences par ses études sur l'électricité, M. Tréve, capitaine de frégate, est en ce moment à Cherbourg, où, par ordre du ministre de la marine, il établit une seconde zone de torpilles au large de la digue. On se rappelle que c'est cet officier supérieur qui fut chargé, dans l'expédition de Chine, de dégager les passes du Pélo par des mines sous-marines et qui fit sauter les forts. On s'attend à une action combinée sur le Rhin de canonnières de la marine avec nos troupes de terre.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX... BASTIDE ROUGE... Maurice essaya d'attendrir madame Meursanges; mais Elisabeth connaissait de longue date les idées étroites et égoïstes de la chère dame, qui, le plus naïvement du monde, considérait le mariage de sa fille comme un moyen de se procurer à elle-même fortune et position.

Elle fit donc signe au jeune homme de s'épargner des prières inutiles. Un silence pénible s'établit sous le bosquet d'orangers; les deux jeunes gens se regardaient en pleurant, et parfois leurs mains se serrèrent furtivement. En ce moment une voix joyeuse se fit entendre à quelque distance, et Auguste Fleuriaux parut dans une allée voisine. Son riche costume, moitié maure, moitié indien, était un peu en désordre; son bonnet de velours brodé d'or était crânement posé sur l'oreille; sa physionomie, toujours si vive et si animée, malgré ses rides et ses cheveux gris, avait une expression de gaieté moqueuse. Il tenait d'une main un verre de champagne, de l'autre un biscuit qu'il grignotait tout en marchant. — Ma foi mes bon amis, s'écria-t-il en riant, c'est mal de quitter ainsi la table avant la fin. Bon gott! vous perdez un spectacle unique : d'abord cette ménagerie de parents que j'ai grisés en les obligeant à boire outre mesure à mon heureux retour; et puis ce pauvre Linguard qui fait la plus plus piteuse mine en comptant les bouteilles vides et les verres cassés; son cœur d'avare saigne sans cesse. Le poveretto ! s'il avait vu mes diners d'apparat dans l'Inde ! On buvait dans des gobelets d'or enrichis de perles, que l'on jetait dans le Gange à la fin du repas. On brisait les plats de porcelaine du Japon sur la tête des porteurs de palanquins, avec aussi peu de regret que je

brise ce méchant verre de deux sous... Et il lança d'un air insouciant contre le rocher le verre à champagne qu'il avait à la main. — Voilà de jolies manières ! dit madame Meursanges, femme de ménage avant tout; vous devriez avoir un peu plus d'égards pour la vaisselle de la maison. On a beau être riche, on trouve toujours occasion d'employer convenablement sa fortune. — Fort bien parlé, bonne maman Meursanges, répondit Fleuriaux avec familiarité, mais je suis pour le moment un riche d'une certaine espèce; mon plaisir suprême est de dépenser, de gaspiller, de détruire, et cela durera jusqu'à ce que... Mais, par Al-Borak! que signifie ceci? continua-t-il en examinant ses auditeurs avec plus d'attention, les enfants ont pleuré? Qui a effarouché mes gentils tourtereaux? qui a jeté des pierres dans mon buisson de roses? — Tron dé l'air! serait-ce là un nouveau tour de ce surnois de Linguard? le coquin voudrait-il déjà rompre la trêve? Il porta vivement la main au chapeau précieux qui lui servait de ceinture, comme pour s'assurer qu'il y trouverait une arme au besoin. Il examinait les jeunes gens d'un air d'affectueux intérêt; ceux-ci baissaient la tête en silence. — Monsieur Fleuriaux, dit enfin Maurice tristement, Linguard n'est plus la cause de l'affliction ou vous nous voyez... Merci de votre bienveillance, mais elle

ne peut rien pour diminuer nos chagrins actuels. Et ses larmes recommencèrent à couler. — Alors je dois m'en prendre à vous, madame Meursanges; je le parierais, dit Fleuriaux en fronçant le sourcil; vous avez encore tourmenté mes jeunes amis avec vos éternelles exigences de fortune et de position! Je vous avais pourtant fait entendre que dans un certain cas... — Vous avez eu beau me parler de tous les cas possibles, ils ne veulent rien de vous ni de personne; et, comme je ne saurais souffrir plus longtemps de voir ce grand garçon rôder autour de ma fille ou lui parler à l'oreille... Fleuriaux s'empara de sa main avec vivacité. — Etes-vous donc si méchant? dit-il avec chaleur. Avez-vous bien le cœur de martyriser ces chers enfants? Regardez-les : cette naïve douleur ne vous émeut-elle pas? Je croyais mon âme desséchée par vingt années de voyages, de luttes, de désenchantements; en les voyant, je me sens prêt à pleurer. C'est qu'en parcourant le monde dans tous les sens, j'ai admiré bien des choses, les merveilles de l'art, les splendeurs de la nature, mais je n'ai rien trouvé d'aussi digne de respect et d'admiration que deux enfants jeunes et beaux, s'aimant d'un premier amour! Madame Meursanges regardait avec étonnement l'homme inconcevable qui lui parlait ainsi.

— Ne les séparez pas ! continua-t-il en s'animant encore; ce serait une faute, ce serait un crime ! Ne les séparez pas, ou craignez que leur malheur ne retombe sur votre tête... J'ai aimé, comme ce jeune Maurice, autrefois, il y a bien longtemps; si rien n'eût fait obstacle à cet amour, j'eusse pu devenir un homme simple et bon, utile à ses semblables, obéissant aux lois de la société; mais un obstacle se recontra, on irrita des passions fougueuses, je devins ivre, je devins fou... Le sang coula, un cadavre fut jeté entre elle et moi. L'existence de ma malheureuse amie fut brisée du coup, et moi, pendant une moitié de ma vie, j'ai erré en proscrit, en vagabond sur la surface de la terre, faisant rarement le bien, souvent le mal, à charge aux autres, à charge à moi-même ! Il avait parlé avec une extrême véhémence; il porta la main à son front, comme s'il eût voulu en comprimer les battements. Quand il retira sa main après un moment de silence, son visage mobile s'était déjà rassénéral. — Je crois, Dieu me pardonne ! reprit-il en s'efforçant de sourire, que je deviens sentimental; c'est sans doute le voisinage de nos petits amis qui m'a valu ce mal, peu ordinaire à mon âge. Mais, voyons, madame Meursanges, vous ne songez pas sérieusement à les séparer? Ils s'aiment, ils sont dignes l'un de l'autre, ils seront heureux. Maurice m'a rendu un grand service, il m'a sauvé la vie; d'ailleurs, il y a en lui je ne sais quoi qui me plaît